

# la chanson québécoise: un échec ?

YVES TASCHEREAU

L'échec commercial du spectacle que donne actuellement Claude Dubois à la Place des Arts ne fait que souligner un phénomène qui prend de plus en plus d'ampleur: le grand public ne s'intéresse plus aux chanteurs et aux musiciens québécois.

La première partie de la saison et celle qui vient de commencer laissent percevoir de plus en plus clairement cette tendance. Alors qu'il faut rajouter des représentations supplémentaires pour les chanteurs français qui passent à la salle Wilfrid-Pelletier, alors que la vente des billets des concerts rock du Forum provoque presque des émeutes entre les acheteurs, qui ont passé la nuit en campant sur les trottoirs, histoire de ne pas manquer l'ouverture des guichets; alors que tous ces beaux événements se déroulent, la plupart des chanteurs québécois chantent devant des salles à moitié vides (ou pleines, comme vous voudrez).

J'ai rencontré l'imprésario Guy Latraverse, patron de Kébec Spec (la plus importante maison du genre au Québec, regroupant des "noms", comme Robert Charlebois, Yvon Deschamps, Pauline Julien, Léo Ferré, Charles Aznavour, Mireille Mathieu, et nous avons essayé de situer le problème et d'en identifier les causes. Le texte qui suit n'est pas une interview, mais plutôt le compte-rendu d'une discussion assez triste avec un homme déprimé et fatigué.

Voyons d'abord les faits. Au Québec, très peu d'artistes peuvent se maintenir au rang des grandes vedettes étrangères. Il est entendu que des salles de moins d'engorgement, comme l'Outremont, le Patriote ou l'Évêché, forment un réseau intéressant et rentable; mais ces salles restent quand même anecdotiques en comparaison du Forum ou de la Place des Arts. Ici, à part quatre ou cinq personnes comme Gilles Vigneault, Yvon Deschamps, Jean-Pierre Ferland ou Robert Charlebois, les artistes québécois ne sont pas rentables dans les grandes salles. Quelques exemples peut-être? Disons d'abord que Claude Léveillé a rempli de justesse, et pour un soir seulement, la salle Wilfrid-Pelletier. De leur côté, Renée Claude et Emmanuelle ont chanté devant un public peu nombreux à la salle Maisonneuve. Les spectacles André Gagnon-Louise Forestier et Gilles Valiquette-Diane Dufresne ont été des échecs commerciaux au Centre sportif de l'Université de Montréal. La liste s'allongera sans doute à mesure que la saison avance.

On peut se consoler en pensant au succès du groupe "Beau Domage",

mais ce succès ne les a pas encore menés dans de très grandes salles. Il y a aussi le groupe "Harmonium" qui se débrouille assez bien et dont le passage au Centre sportif a attiré une foule importante. Mais ce ne sont là que des exceptions, si on réfère au succès qu'obtiennent les chanteurs français. Gilbert Bécaud, Julien Clerc, Alain Barrière ou Enrico Macias ont chanté plusieurs soirs devant des salles comblées à Wilfrid-Pelletier. Entre le moment où j'ai commencé à écrire cet article et celui où je l'aurai terminé (je suis très lent), on aura sans doute vendu plus de mille billets pour les spectacles de Michel Fugain et de Mireille Mathieu. Mais ce phénomène ne joue pas que pour les grands noms; Daniel Guichard, connu par quelques 45 tours médiocres, a chanté devant des salles comblées; Demis Roussos, absolument inconnu ici, a vu passer ses représentations de une à trois ou quatre!

La situation ne fait pas exception en province. Les tournées des Québécois n'ont pas la moitié du succès de celles des Français. Durant ma conversation avec Guy Latraverse, des propriétaires de salle de province téléphonaient pour demander des représentations supplémentaires du spectacle de Michel Fugain et son Big Bazar. A Sherbrooke, par exemple, tous les billets se sont vendus en quatre heures... Si bien qu'il suffirait de promettre "un Français" (de nom est inutile), pour que les propriétaires de salle donnent leur accord. Au niveau de la vente des disques, plus confortable quand même pour les chanteurs québécois, la suprématie de vente des disques français est aussi spectaculaire.

Placé devant une telle situation, Guy Latraverse n'a plus tellement le choix pour l'avenir. Cet été, par exemple, il y aura quinze spectacles à la Place des Nations. Comme Gilles Vigneault prend une année sabbatique et que Robert Charlebois termine la sienne, il ne saurait être question de les produire. Comme le public de Ginettes, Reno, à l'instar de celui des chanteurs français, n'aime pas tellement le ciment de la Place des Nations, il n'en est pas question non plus. Restent alors les groupes américains ou anglais. Sur les quinze spectacles de la Place des Nations, deux seront québécois et treize seront américains. Comme l'explique Guy Latraverse, "c'est pas compliqué, les Américains, tu as des listes de noms avec un prix: pour \$25,000 tu peux avoir tel et tel nom, pour \$35,000 tel et tel autre, et ainsi de suite..."

(Ici, je me permets une parenthèse.

On peut penser qu'un imprésario, comme n'importe quel autre homme d'affaire, ne pense qu'à offrir aux gens ce qu'ils veulent pour faire le plus d'argent possible sans tenir compte de son produit. Ce n'est heureusement pas toujours le cas. A travers les propos de Latraverse, j'ai senti une nostalgie de l'époque où il existait un échange réel entre le public et les artistes d'ici, ainsi qu'une très grande déception de se voir devenir "un importateur" en pratiquant "un métier qui s'encroûte".

Les raisons de cet état de chose n'ont rien d'évident. Les premières qui nous viennent à l'esprit, comme la publicité, le coût des billets ou la sur exposition des Québécois ne résistent pas longtemps à l'analyse. La publicité ne varie pas, le même rituel fait d'annonces et de passages à la radio et à la télévision est mis en branle pour les Québécois comme pour les Français. Le coût des billets n'a rien à voir. Les gens déboursent des montants très élevés pour les spectacles américains ou français. A Trois-Rivières, par exemple, tous les billets du spectacle de Mireille Mathieu se sont vendus en un après-midi. Le prix d'un billet? \$10,00.

La surexposition des artistes québécois jouerait peut-être plus. Le public serait "tanné" de retrouver toujours les mêmes figures, plusieurs fois par année, et se précipiterait aux spectacles des étrangers qu'ils sont certains de ne pas revoir avant un an. Cela pourrait peut-être valoir pour certains artistes qui, comme Pauline Julien, sont de toutes les manifestations et acceptent souvent de chanter gratuitement pour venir en aide à certaines organisations. Mais disons tout de suite que Pauline Julien est un cas exceptionnel et que le public des manifestations politiques ou sociales n'est pas toujours celui de la Place des Arts. En plus, Jacques Michel ou Diane Dufresne ne font pas tellement de spectacles dans une année à Montréal; la même chose vaut pour Claude Dubois qui a fait très peu d'émissions de télévision, à part "Showbiz" dont il est l'animateur depuis deux semaines à peine. D'ailleurs, si on se demande pourquoi la surexposition commencerait à jouer cette année seulement, le problème reste entier.

En fait, la clientèle des spectacles de variété semble partagée entre deux tendances très distinctes. La majorité silencieuse s'intéresse aux Français, et la minorité tapageuse aux Américains et aux Anglais.

Les gens "bien" et assez nantis, âgés de plus de trente ans, vont se déplacer pour voir Gilles Vigneault, qui est devenu une institution. Ils le feront aussi pour un Robert Charlebois, de moins en moins épeurant à mesure qu'il vieillit. Ensuite ils iront écouter des chanteurs français. A ces gens, il faut ajouter la très importante colonie des Français d'Europe et d'Afrique du Nord — près de 20,000 personnes — qui se déplace de plus en plus pour les spectacles du genre. De son côté, la jeunesse francophone semble avoir opté pour la musique américaine. Cela semble assez évident, aux concerts du Forum: dès qu'un des musiciens s'adresse au public en français, ne serait-ce que pour dire un penible "bouonsouar", une exclamation énorme vient remercier son effort. (c'est d'ailleurs un phénomène curieux. La moitié francophone au spectacle de "Genesis" exigeait des explications en français de ce groupe anglais, tandis que la moitié francophone au spectacle anglais d'Aznavor a supporté sans protester que ce dernier ne s'adresse qu'aux anglophones.)

Quoi qu'il en soit, il semble que la musique québécoise, conçue entre les deux autres, ne corresponde pas au goût du public. Ici, il ne faut pas tout mesurer en termes absolus. Il est évident que plusieurs disques québécois se vendent bien. Claude Dubois a vendu 25,000 exemplaires de son avant-dernier disque par exemple, mais ce chiffre reste inférieur aux chiffres de vente d'un Delpech ou d'une Dalida. Pourtant, la musique québécoise de Claude Dubois, Robert Charlebois, Louise Forestier, Jacques Michel ou Jean-Pierre Ferland est très bonne. On y trouve un timbre original et valable, une harmonie qui devrait rejoindre le grand public. Le groupe "Harmonium" a obtenu un franc succès l'an dernier; mais le Centre sportif de l'Université de Montréal était loin d'être plein à craquer, pour les recevoir il y a un mois, alors que le Forum, tellement plus grand, doit refuser du monde presque à chaque concert rock.

Face à cet engorgement de la jeunesse pour la musique anglo-américaine, les Français offrent aux autres des chansons réalistes, très simples, dans des spectacles divertissants et distrayants. Comme le dit Guy Latraverse, "les gens ne veulent pas se casser la tête. Ils veulent aller voir un show et ne veulent pas rien savoir si c'est politique, social, si ça pose des questions ou si c'est poétique. J'ai bien l'impression que, dans la tête du monde, quand c'est comme ça, ils ne

veulent plus en entendre parler."

Cette tendance assez universelle à la facilité peut se comprendre. Le bonhomme qui quitte un travail ennuyant, pour aller prendre chez lui un souper qui lui coûte deux fois plus cher que l'année précédente, tout en écoutant un bulletin de nouvelles catastrophiques, n'a sans doute pas envie d'aller écouter quelqu'un lui chanter les malheurs d'une société décadente. Cette tendance se manifeste aussi au cinéma, si on tient compte de la production en série des films comiques qui sont tranquillement en train de détruire les fesses.

Il devient alors rassurant d'entendre Gilbert Bécaud chanter que "la solitude ça n'existe pas", même si cette affirmation est suivie de "les clubs Méditerranée ce n'est pas fait pour les chiens". Adamo nous rappelle que "les roses sont roses et les bleuets bleus", tandis que d'autres nous parlent d'amour sur les autoroutes, dans les wagon-lits ou en vadrouille à Montpellier.

Cette explication semble confirmée par le fait que Léo Ferré, qui ne chante pas la philosophie des "Joyeux Troubadours", soit plus difficile à vendre à un public récalcitrant. Ainsi, chez nous, l'intransigence patriotique d'un Jacques Michel pourrait faire peur à un public qui ne veut plus entendre parler de révolution, même tranquille. La conclusion de sa chanson intitulée "Achale moé pas Jacques" sonne juste: "La politique, les syndicats/Les chansonniers patriotes/Pis toute la clique/Bull shit!" Pauline Julien créait le même malaise, tandis qu'Yvon Deschamps tiendrait le coup parce qu'il fait rire les gens.

Tout ceci est bien beau, mais comment expliquer alors le grand succès du récital de Gilles Vigneault au Théâtre du Nouveau Monde? Sa poésie est exigeante, et l'inspiration de sa récente production ("Quand nous partions pour la Louisiane", "Luc-Ky Too Too" et "La Turlutte") est particulièrement amère. Et comment expliquer que les spectacles de Renée Claude ou d'Emmanuelle n'aient pas bien marché? Sûrement pas parce qu'ils sont politisés! Leur répertoire n'a rien d'exigeant, celui de Claude Dubois non plus d'ailleurs. C'est du travail bien fait et distrayant. C'est ça, justement, qui reste incompréhensible. Si les Québécois nous proposaient de mauvaises chansons, on pourrait comprendre. Les gens préfèrent entendre le pauvre Alain Barrière, le médiocre Daniel Guichard, l'ennuyant Aznavour (il faut l'avoir vu

chanter récemment pour comprendre ce que je dis) et beaucoup d'autres comme Mireille Mathieu, cette poupée qu'on crinque et qui chante mal, plutôt que des gens comme Claude Léveillé, Dubois, Dufresne, Forestier.

(Ici je fais ma deuxième longue parenthèse. Je vous vois venir avec des accusations de racisme ou de chauvinisme. Disons d'abord que cet article n'est pas un vibrant appel pour sauver les artistes québécois. Et ce n'est pas par "patriotisme" que je trouve Mireille Mathieu naïveuse! Il faut quand même constater. Si Gilbert Bécaud donne toujours un excellent spectacle, il en est d'autres qui refont toujours la même chose alors, que les artistes québécois essayent continuellement de se renouveler.)

En fait, la seule réponse qui reste est que le public québécois ne s'identifie pas aux artistes d'ici.

Si on réfléchit au problème des médias, on retrouve le même phénomène. Laissons les postes AM aux "hot lines" et à la chanson adaptée de la musique américaine. Regardons les stations FM. Qu'est-ce qu'on y trouve? Le même écartèlement entre les musiques anglo-américaine (CHOM ou CKGM) et française (CFGL). La station de Jean-Pierre Coallier déverse continuellement des chansons françaises sur les ondes, et il semble assez évident que Guichard et Fugain seraient beaucoup moins connus sans elle. Ce n'est pas un mal, il faudrait être ridicule pour se scandaliser de ce fait, de vouloir s'enfermer dans un ghetto québécois. Mais il reste que la vente d'un disque est directement proportionnée au nombre de fois qu'il passe à la radio. Que faire dans une situation semblable? Les cotes d'écoute de cette station ne cessent d'augmenter. Elle fournit donc aux gens ce qu'ils veulent entendre. Les téléphones des auditeurs le confirment. Mais alors, si les gens veulent entendre cette musique, est-ce parce qu'on les y a amenés? Le cercle vicieux classique.

Point besoin de s'en tenir à une seule station radiophonique. Hier après-midi, j'avais le choix, en tripotant le sélecteur de la radio de mon auto, entre Frank Fernandel, Michel Fugain et quelques autres voix françaises non identifiées. Les émissions de variétés de la télévision n'apportent pas non plus un très grand impact à ce niveau. "Vedettes en direct" et "Jeunesse" (qui vient de disparaître), manquent de force. "La télévision a perdu son élément de remplissage qui donnerait à certaines émissions l'importance d'un événement", souligne Guy Latra-

(suite au verso)

## LE cahier des arts et lettres

